

*« HALLOWE'EN » par François Laroque (pour le Dictionnaire de la magie et des sciences occultes de Jean-Michel Sallmann)*

La fête de Hallowe'en s'est progressivement installée au cours des vingt dernières années en France sous l'influence des Anglo-saxons et des Américains en particulier et, parmi les causes qui expliquent ce développement récent, il serait naïf de sous-estimer les raisons d'ordre commercial et publicitaire. Aux Etats-Unis, la journée et la nuit du 31 octobre, veille de la fête chrétienne de la Toussaint, sont l'occasion d'une frénésie de déguisements qui constituent autant de variations sur le thème de la sorcellerie, du macabre et de l'insolite. Dans les magasins, les restaurants et les banques, les employés vaquent tranquillement à leurs occupations affublés de perruques bleues, vertes ou rouges, lèvres et ongles peints en noir, arborant des costumes de mages ou de diabesses, faits de tissus brillants et satinés rouges ou noirs à l'allure vaguement satanique. A la maison, la citrouille taillée en forme de visage a été évidée pour faire place à une chandelle (c'est le Jack o' lantern) et on la posera sur le perron qui en sera ainsi éclairé la nuit venue. Des bandes d'enfants sonnent ou frappent alors à la porte en prononçant la formule rituelle « trick or treat ! » qui signifie que, si on ne leur donne pas de friandises, ils ont alors le droit de vous jouer un sale tour. Au cours de la soirée, dans les rues et dans les bars, les vampires, les diables et les sorcières se veulent à la fois extravagants et effrayants et, toute la nuit, ils vont ainsi jouer à se faire peur. Mais ce festival de l'horreur « bon enfant », où les relents de paganisme suscitent régulièrement la réprobation des églises, n'est en fait que la version moderne d'une très ancienne fête celtique que l'immigration irlandaise a apportée avec elle de l'autre côté de l'Atlantique (comme la fête de la St Patrick, le 17 mars).

En anglais, « Hallowe'en » est la contraction de « All Hallows' even », qui signifie la veille de la Toussaint. Dans le calendrier des Celtes, elle correspondait à Samain, la fête qui marquait la fin de l'été mais aussi la fin de l'année, et elle donnait lieu à douze jours de réjouissances, comme les fêtes de fin d'année comprises entre Noël et l'épiphanie (du 25 décembre au 6 janvier) :

Pour les Celtes, c'est la fête totale et trifonctionnelle, fête du peuple et des guerriers contrôlée par les druides. Au niveau populaire, c'est la vénération des dieux ; au niveau militaire ont lieu banquets, festins et beuveries ; au niveau sacerdotal, des feux sont allumés et des sacrifices sont offerts...

Hallowe'en est placée sous le signe de la communion des vivants avec les morts car, au cours de cette nuit du 31 octobre au 1er novembre, les âmes des ancêtres étaient censées revenir de l'autre monde pour rôder ici bas. Dans ces croyances, les esprits, les fées et les revenants en tout genre étaient dotés de pouvoirs particulièrement redoutables à ce moment-là du calendrier. Il fallait donc s'efforcer d'apaiser ces âmes errantes avec des offrandes et des sacrifices

propitiatoires. Dans le jeu de « trick or treat », ce sont les enfants qui jouent le rôle des esprits mais toute idée de sacrifice païen a désormais disparu. Il suffit en effet de quelques sucreries pour les amadouer.

Mais, avant de s'allier les faveurs des marchands du temple, la fête de Hallowe'en avait commencé par séduire les écrivains, notamment dans les îles britanniques. On pense d'abord à Shakespeare, que cette fête semble avoir souvent inspiré. Ainsi, dans *Les Joyeuses commères de Windsor* (1598), on voit dans le cinquième acte un Falstaff déguisé en Herne le chasseur et affublé d'immenses andouillers, qui attend sous le grand chêne de la forêt où elles lui ont donné rendez vous, ses deux « conquêtes », Mistress Page et Mistress Ford. C'est alors que survient une armée d'enfants déguisés en lutins qui le pincent et le brûlent à coups de chandelles et qui le mettent en déroute avant de le confondre publiquement et dénoncer ses turpitudes charnelles. Dans *La Tempête* (1611), la vengeance de l'enchanteur Prospéro contre ses anciens ennemis, son propre frère Antonio qui a usurpé son trône, et Alonso qui convoite le duché de Naples, fait aussi un peu penser au « trick or treat » de Hallowe'en. De même, dans *Roméo et Juliette* (1594), en situant explicitement l'anniversaire de la jeune héroïne le 31 juillet, la veille de la fête celtique de Lammastide, Shakespeare suggère en filigrane que la jeune fille a sans doute été conçue neuf mois plus tôt au cours de la nuit de Hallowe'en. Pareil recours à ce que Rabelais nomme la « supputation rétrograde » a pour fonction de renforcer encore l'oxymore sur lequel repose cette tragédie amoureuse, à savoir l'union de l'amour et de la mort. En cela Juliette est bien « star-crossed », c'est à dire victime de sa mauvaise étoile et d'une contradiction à la fois innée et insurmontable, celle qui l'associe simultanément à la mort et à la nuit, d'un côté, à la vie et à la lumière, de l'autre. En ce sens, son mariage ne peut être que l'union des contraires, où Thanatos s'en vient rejoindre Eros.

La fête de Hallowe'en est aussi souvent évoquée dans la littérature écossaise et irlandaise. Ainsi « Hallowe'en », le poème de l'Écossais Robert Burns (1759-96), recense les diverses coutumes qui marquaient la célébration de cette journée à la campagne (jeux consistant à placer des noix dans l'âtre pour des devinettes ou des charades amoureuses, à manger une pomme devant un miroir avec l'espoir d'y apercevoir le visage de son futur mari, à allumer des feux de joie, etc...). On peut également citer l'écrivain irlandais James Joyce qui, s'il ne mentionne pas nommément cette fête dans « Clay » (*L'argile*), l'une des nouvelles de *Dubliners* (1914), y fait toutefois allusion dans le cadre d'une stratégie d'écriture fondée sur ce qu'il appelle une « épiphanie », où la vérité amère n'apparaît que rétrospectivement en filigrane ou par fragments. Le jeu de la soucoupe remplie d'argile, où l'infortunée et menue Maria pose la main après que les enfants lui ont bandé les yeux, fournit tardivement la clé d'une énigme qui repose entièrement sur la connaissance des traditions d'Hallowe'en. On comprend alors que la vieille tante célibataire qui voudrait être une bonne fée et répandre le bien tout autour d'elle, se trouve, par le biais d'un retournement

ironique et cruel, transformée en sorcière stérile et jeteuse de sorts. C'est qu'elle aussi est victime de cette paralysie qui, selon Joyce, affecte la ville de Dublin où toute velléité de liberté créatrice, d'indépendance vis à vis de l'Eglise, de l'économie ou d'un establishment politique entièrement aux mains des Anglais, se trouve systématiquement étouffée chez chacun de ses habitants. La fête de Hallowe'en, loin de libérer les énergies, redevient ici, sous la plume caustique de l'écrivain, un ensemble de traditions archaïques qui ne font que perpétuer le refoulement des désirs et la méconnaissance de soi.

Ainsi, outre un certain nombre de films d'horreur qu'on aura vite oubliés, la magie celtique de Hallowe'en aura donc autant inspiré les grands auteurs anglophones qu'elle suscite aujourd'hui les débordements soigneusement contrôlés qui enjolivent l'économie marchande pour lui donner une allure aussi faussement festive que gentiment transgressive.